

# La barque

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 35

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256252>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

battant un mépris, un chagrin et une humiliation inexprimables.

Le moine Berthold Schwartz vint donner un dernier coup à toute la brillante situation de la noblesse, en inventant la poudre à canon. Au XV<sup>e</sup> siècle l'armure cessa d'exister. Les cuirasses avaient été rendues si lourdes pour résister aux balles que leur poids les frappa d'un coup mortel. Toutefois elles mirent deux siècles à mourir. Le choc d'un escadron était toujours il est vrai, horrible et décisif, s'il réussissait; mais il dépendait de tant de chances différentes et exigeait un terrain si favorable que la charge des nobles, lourdement armés, devint un expédient suprême, et à la fin du XV<sup>e</sup> siècle on ne le risquait plus que rarement. Cette masse de fer, une fois mise en mouvement, pouvait difficilement être arrêtée ou tournée. Un marais y jetait le désordre et un ravin inattendu pouvait la détruire. La poudre à canon finit par lui porter le dernier coup.

Vers 1450, aux temps de la prise de Constantinople par Mahomet II, une armure complète pour un guerrier et son cheval coûtait environ 10,000 francs de notre monnaie, ce qui était une grosse somme pour un simple soldat. Un seul coup d'arme à feu pouvait la briser, et les chevaliers braves quand il s'agissait de leur vie, hésitaient à risquer une propriété si précieuse et si difficile à remplacer. Aussi les nobles se retirèrent en arrière de la bataille et la cavalerie légère, à demi-armée, fit son apparition. Bientôt la lutte fut ardente entre l'armure et les armes à feu, lutte à peu près semblable entre les canons monstres et les cuirassés de nos jours.

Voyant la supériorité de l'arme à feu sur l'armure, les bourgeois des villes émancipées et hommes libres organisèrent des compagnies d'arquebusiers. Dès le XV<sup>e</sup> siècle on vit les bourgeois des villes, réunis en compagnies armées, se livrer à des jeux militaires sous la direction d'un maître d'armes. Ces compagnies existaient déjà à Porrentruy et à Delémont. C'étaient ce que nous appellerions les sociétés de tir de nos jours. « A Delémont, c'était le maire qui nommait le maître d'armes et avait la haute direction de la compagnie des Arquebusiers. Ils allaient à des jours fixes et plusieurs fois par an, sur le terrain destiné à cet usage, à la maison des Arquebusiers (la maison du tir actuelle).

Là se trouvait la chapelle de la corporation. Elle était dédiée à St Georges (1) Chaque année un service divin réunissait les compagnons dans cette chapelle qui avait un chapelain au service de la compagnie.

1) 1554, Archives de Delémont.

elle fuyait d'instinct tout ce qui pouvait l'arracher à ses souvenirs, et passait maintenant silencieuse et pensive dans les hautes pièces qui retentissaient naguère des éclats de sa voix joyeuse et du débordement de sa fraîche jeunesse.

M<sup>me</sup> de Verneuil, très occupée d'elle-même, gémissant sans cesse sur l'absence prolongée de son fils, sur la rareté de ses lettres, ne s'apercevait pas du dépérissement de Chantal. Il n'en était pas ainsi du banquier, à l'affection vigilante dont rien n'échappait. A son chagrin de voir la souffrance de sa fille, se joignait le repentir de la rigueur avec laquelle il avait traité l'officier. Et si cette rigueur avait été en même temps la plus cruelle des injustices?... se demandait-il parfois avec crainte. Si Gauthier allait succomber sur cette terre d'exil?... Quels remords pour lui!

(A suivre).

Sur ce terrain les compagnons au nombre d'environ cinquante s'exerçaient au maniement de l'arquebuse et de la couleuvrine. L'adresse était récompensée par des prix et des couronnes, et mieux encore par l'honneur d'être salué *roi* et d'en garder le titre jusqu'à ce qu'un plus habile l'eût *détrôné*. De sages réglemens maintenaient l'ordre et la discipline parmi les *compagnons*. Leur chef jouissait d'honneurs et de franchises propre à entretenir l'émulation. Parfois il invitait les tireurs de Porrentruy et des villes de Soleure, de Montbéliard et de Mulhausen, aux jeux qu'il devait présider ou bien il conduisait les siens aux joutes des villes voisines. Ceux de Delémont se rendaient souvent à Porrentruy et les corps d'arquebusiers de ces deux villes, drapeaux déployés, se rendaient à l'invitation des compagnons de Montbéliard où ils recevaient un accueil plein de cordialité. D'autres fois ils se rendaient aux tirs de Soleure ou de Bâle.

A la Réforme, ces relations entre villes cessèrent. Le culte nouveau, fit disparaître ces sociétés militaires comme il détruisit tant de créations artistiques du XIII<sup>e</sup> siècle dont la perte est irréparable.

Certes les sociétés des Arbalétriers, puis des Arquebusiers, avec l'apparence de simples amusements, ont rendu à nos villes de Porrentruy et de Delémont d'utiles services à l'heure du danger. C'est de ces corps que sont sortis plus tard les sociétés de tir qui existaient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils ont fourni souvent au régiment d'Eptingen, puis de Reinach, qui appartenait au prince évêque de Bâle, de vaillants soldats, des capitaines distingués que Napoléon I<sup>er</sup> a su remarquer et qui se sont distingués sur tous les champs de bataille de l'Europe.

A. D.

## LA BARQUE

(Suite et fin.)

### III

Oh! comme la brise hurlait sur les falaises. Décembre avait tout gelé sur son passage, et la mer roula, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage du pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient dur l'un et l'autre. Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien, car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi!

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque? nous aurions de quoi nous chauffer au moins.

— Enfin, répondit-il avec un soupir d'allègement, tu consens! je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement

Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur!

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera avec la chaleur la force et le courage. Ne la regrette pas! si nous ne la brûlions, ses planches moisis partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh! elle ne serait pas longue cette besogne; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque restait amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent après leur coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables!

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

### IV

Pan!... pan!! pan!!!

De ses bras nerveux et robustes Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan!... Pan!!

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur, la regarde et écoute...

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Sans doute elle ne pouvait plus servir, elle était usée, noircie, finie la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait!

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors, coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et aller loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette effleurant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance? Ne l'avait-elle pas aidé à vivre pendant quelque temps après la mort de Nazaire?

Il me semble, dit-elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments; il me semble que tu frappes une amie!

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et, voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu t'épargner ce chagrin! murmura-t-il; mais hélas nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail, et pour en finir plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclats; le bois et autre chose aussi qui grinça sous la hache et aussitôt un flot de... de pièces d'or, s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette! Tiennette! s'écria le jeune

homme, qu'est-ce que cela signifie ? Viens voir !

Elle accourut, se baissa, ramassa une poignée de pièces et, tous deux se croyant le jouet d'un rêve, restèrent là muets et immobiles avec de l'or plein leurs mains !

Pascal, le premier, revint à lui.

— Nous ne rêvons pas, Tiennette, lui dit-il, regarde comme c'est doux et brillant ! Comme cela sonne joyeusement !

Mais enfin répliqua-t-elle stupéfaite, d'où cela sort-il ?

Qu'en sais-je ? J'ai frappé au hasard sur le coffre, sur le banc que voici.

— Oh ! Comme il y en a ! Comme il y en a !

Elle s'était agenouillée et ramassait en tas ces jolies pièces sonores, tandis que Pascal, soulevant chaque morceau de bois, cherchait d'où elles venaient de s'échapper.

— J'ai trouvé ! cria-t-il tout à coup. Et il apporta à Tiennette la moitié du petit banc sur lequel on s'assait dans le bateau et qui, formé de deux planches juxtaposées et solidement clouées, cachait entre elles une sorte de boîte en fer blanc, longue et plate dans laquelle restaient encore quelques pièces et des billets de banque parfaitement intacts.

Pascal et Tiennette, ahuris, les yeux dilatés, palpèrent l'or avec un frémissement de tout leur être et, moins d'une heure après, quand ils retournèrent au logis, ceux qui les rencontrèrent se demandèrent s'ils n'étaient pas devenus subitement fous, à les voir courir comme ils le faisaient, avec des airs si étranges.

V

Le soir même, sans plus tarder, le matelot rendit visite au notaire de Presselles et lui fit part de sa trouvaille, mais le tabellion parut moins étonné qu'il aurait cru et il demanda simplement à combien s'élevait la somme.

— A douze mille francs, tant en billets qu'en écus, répondit-il.

Comment expliquer cela ? N'était-ce point un miracle ?

Un miracle ? allons donc ! De ce que Nazaire n'avait jamais dépensé un sou mal à propos, cela ne prouvait pas qu'il fut misérable, et le notaire se souvenait bien qu'un jour, peu de temps après avoir recueilli Tiennette, il était venu le trouver pour le consulter sur le placement d'une dizaine de mille francs environ, mais il s'était ravisé et tout le monde le croyait pauvre, (tandis que le vieil Arpagon cachait son argent dans la barque qu'il construisait lui-même vers cette époque.

Bizarre idée cela, il ne fallait pas en disconvenir, mais enfin ce coffre-fort ambulante valait peut-être autant que le flanc d'un fauteuil ou la paillasse d'un lit, puisqu'il passait moins de temps chez lui que dans son bateau.

Et puis c'était son idée, quoi !

Huit jours après, Pascal conviait à un grand repas tous ses camarades les matelots, et ce fut une fière noce dont on se souvient encore à Presselles.

Depuis cette époque déjà lointaine, leur petite fortune a prospéré ; comme Tiennette s'entendait bien au ménage, comme Pascal travaillait toujours avec vaillantise, le matelot est devenu patron d'un beau bâtiment de pêche appelé l'*Oncle Nazaire*, en souvenir du vieux bonhomme.

Et voici comment disent les gens du pays, le désintéressement de Pascal a été récompensé et comment il est devenu le plus riche de son village, en épousant la fille la plus pauvre.

JEAN BARANCY.

## La photographie des fauves

En notre siècle de reportage photographique, il est bien peu de personnages de quelque importance qui puissent se vanter d'avoir échappé aux indiscretions de l'objectif. Hommes célèbres à n'importe quel point de vue, l'assassin de la crémère ou le roi du Camodge, tous semblent condamnés à impressionner des séries de plaques sensibles. Jusqu'ici, les animaux féroces semblaient s'être soustraits à cette commune loi — exception faite pour ceux que protège la tente d'une ménagerie ou le grillage d'un jardin zoologique. Cette fois, c'en est fait. Des lions, des tigres, des hyènes, des léopards, et parmi les animaux plus doux : des zèbres, des babouins, des girafes ont été dépités, ou plutôt tous ces êtres sont venus d'eux-mêmes, de la manière la plus innocente, s'offrir à l'appareil, comme une noce défile chez le photographe. Et, chose curieuse, cette innovation n'est pas due à un Anglais ni même à un Américain — on sait que ces gens-là sont capables de toutes les hardiesses — mais à un Allemand, M. Schillings.

M. Schillings, qui est avant tout un homme audacieux, mais de grand sang-froid, a rapporté de quatre voyages successifs dans l'Afrique équatoriale la plus belle collection de documents pour l'étude des animaux de ces pays.

Mais encore, demandez-vous, comment a-t-il pu faire ? C'est très simple, vous allez voir. Comme c'est la nuit que les fauves sortent le plus volontiers, c'est donc à ce moment que l'opérateur les a traqués, et comme, même en Afrique, le soleil fait généralement défaut la nuit, il l'a remplacé par un éclair de magnésium. Ayant rencontré l'emplacement d'une source, il s'y installe avec un animal inoffensif, un âne ou un veau, qui jouera le rôle d'appât. Celui-ci est attaché à un piquet par une corde, laquelle, par un mécanisme ingénieux, commande le dé clic de l'appareil en même temps qu'elle fait fuser une gerbe de magnésium. Prudemment, le photographe s'est mis à l'écart : il n'a plus qu'à patienter. Bientôt un fauve arrive, il va bondir sur sa proie, mais il heurte la corde tendue : le dé clic de l'appareil se produit en même temps que le magnésium s'enflamme. Ça y est ; une pièce de plus pour la collection de l'intelligent opérateur.

Cependant, il est arrivé à M. Schillings d'avoir peur. Un jour, il rencontre trois énormes serpents pythons ; cette fois, son appareil resta en bandoulière, il se contenta de prendre son fusil, mais quel beau cliché manqué ! Gageons que maintenant que notre héros est en sûreté, c'est celui-là qu'il regrette le plus.



## Les Obèses

L'obésité se montre quelquefois dès l'enfance ; mais, à la vérité, le nombre est assez rare des enfants phénomènes aux proportions énormes sur lesquels se détournent invinciblement l'étonnement du public et qui tiennent leur infirmité de l'hérédité ou de maladies cachectiques, tandis que très fréquente est cette transformation si redoutée chez les personnes parvenues à l'âge de retour.

Les causes de l'obésité sont l'hérédité immédiate ou différée (il y a beaucoup de descendants d'obèses qui ne deviennent obèses eux-mêmes que vers l'âge de 40 ans) ; l'arthritisme ; la sédentarité habituelle ; l'alcoolisme ; l'excès de bien-être. On a remarqué aussi que les personnes blondes, à la peau blanche, au

teint fleuri y sont plus sujettes que les personnes brunes, maigres et nerveuses.

Fait très remarquable, et qui indique bien combien l'obésité est un produit de la civilisation, les peuples sauvages ou primitifs en sont complètement indemnes, les habitants de nos campagnes et du littoral n'y sacrifient eux-mêmes qu'à titre d'exception, tandis que les classes oisives, et notamment les femmes vouées au manque d'exercice aggravé souvent d'anémie, de stérilité, fournissent les neufs dixièmes du contingent.

Il est difficile d'établir comment la graisse se forme dans l'économie. Pour Voit, la graisse est composée de glycérine et d'acide gras provenant des matières albuminoïdes. Pour Hoffmann et Ledeff, elle provient des substances grasses alimentaires ingérées. Nous admettons, quant à nous, que cette dernière hypothèse est exacte, l'assimilation pouvant être complète, dès lors qu'une dépense d'énergie musculaire ne vient pas éliminer, c'est-à-dire brûler, les 300 grammes de carbone dont l'homme doit se débarrasser chaque jour.

Comment évolue l'obésité ?

Elle apparaît virtuellement dès que le poids de la graisse dépasse le vingtième de celui du corps, et elle ne tarde pas dès lors à devenir de plus en plus perceptible par l'empatement des muscles de l'abdomen, de la poitrine (surtout dans la région du cœur), par la difficulté croissante de la marche, l'essoufflement, la congestion, les palpitations, enfin un achèvement rapide vers l'impotence.

Outre l'infirmité redoutable qu'elle constitue par soi-même, l'obésité rend fréquents les accidents du sang : la dilatation du cœur, les anévrismes des artères, l'hémorragie cérébrale (attaque d'apoplexie) en sont la monnaie courante.

La guérison est d'autant plus aisée que le mal est pris dès le début. Lors donc que déjà parvenu d'un embonpoint normal, vous vous sentez alourdir, n'hésitez pas à réagir par l'exercice méthodique (notamment la marche et la bicyclette) et par l'adoption du régime que nous indiquons ci-après :

Avez-vous tardé ? Etes-vous plus ou moins gravement atteint ? Voici le traitement complet à suivre :

1° *Nourriture* : Réduire la nourriture au strict minimum, sans tomber cependant dans l'exagération d'obèses trop pressés qui se privent du nécessaire et tombent ainsi de leur état dans un état opposé infiniment plus sérieux. Prendre le matin une rôtie de pain sans beurre suivie (et non pas accompagnée) d'une tasse de thé. Le midi et le soir, 150 grammes de viande grillée ou rôtie avec le moins possible de pain grillé, légumes verts, salades cuites. Ne boire qu'après les repas, et au plus une tasse de thé chaud. Ne rien prendre autre chose dans le courant de la journée. Supprimer absolument les soupes, les graisses, les féculents, le sucre, le vin, les alcools. Un plat quotidien de tomates cuites sans beurre aide puissamment au succès de la cure.

2° *Hygiène* : Sept heures de sommeil sur un lit dur. Frictions prolongées au gant de crin par tout le corps. Douche froide. Marche ou cyclisme pendant une heure ou deux le matin et autant après-midi. Bain de vapeur avant le dîner. Séjour prolongé au bord de la mer.

3° *Médication* : Purgatif salin chaque semaine. Eau de Vichy.

Les obèses doivent toutefois se convaincre que leur guérison est affaire de patience et qu'il ne leur faudra souvent pas moins d'une année pour amener la révolution de leur état.

Docteur J...